

Le poids des mots

Par Bruno Verrecchia

Psychiatre des hôpitaux

CHU de Brest

Université européenne de Bretagne – Université de Brest

Étant entendu que « sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence » (dernière proposition du *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein), comment dès lors se risquer dans un propos visant précisément le poids des mots ? L'abbé Dinouart, quant à lui, énonce dans son *Art de se taire* : « On ne doit cesser de se taire que quand on a quelque chose à dire qui vaut mieux que le silence » (premier précepte dudit traité) ; puis dans son second adage : « Il y a un temps pour se taire comme il y a un temps pour parler. » Le traité de Dinouart (1771) nous invite davantage à une éthique du silence qu'à un art du « bien dire ». D'aucuns diront que l'art de se taire est un art de la présomption : se taire, ne serait-ce pas être supposé savoir, tandis que parler serait alors être supposé ne pas savoir ? En fait, avec Dinouart, nous serions plutôt conviés à un « art de la prudence », au sens de Baltasar Gracian (un siècle avant lui) pour qui « se retenir de parler, c'est le sceau de la capacité ». Toutes ces sages mises en garde n'invitent donc guère à risquer un propos sur le poids des mots...

Quant à Heidegger (dans *Acheminement vers la parole*), il énonce que « la parole est parlante... La parole parle... ». La parole ? Et non l'homme ? Nous voilà soudain invités à un formidable retournement des perspectives communément partagées sur l'homme et le langage ! « La parole parle », mais que signifie donc cette apparente tautologie ? La langue précéderait-elle l'homme, cet *animal rationale* doué de parole selon Aristote ? Il s'agirait là alors d'une révolution galiléenne nous invitant d'abord à l'humilité et au silence, car « la parole parle comme recueil où sonne le silence », et « les mortels parlent pour autant qu'ils écoutent ». Le poids des mots ne saurait donc être compris sans le poids du silence, du silence effectif de celui qui se tait comme du silence qui habite les mots de celui qui se risque dans une parole dont le poids ontologique ne peut être dissocié de l'écoute, de l'entente. Ainsi donc, le poids des mots, en tant qu'ils pèsent dans la plénitude d'une parole parlante, conjoint le silence et l'écoute.

Les mots, ces « grains de vie », comme dit le poète Saint-Pol Roux, sont-ils aujourd'hui devenus plus légers, en ces temps de détresse où prévaut un bavardage assourdissant laissant peu de place au silence, où les NTIC (nouvelles technologies de l'information et de la communication) sont source d'une constante « logorrhée électronique-numérique » ?

Pour autant, le médecin, le juriste, le psychiatre et le psychanalyste ont la lourde charge de peser leurs mots, tout autant que leurs silences. Y aurait-il donc aujourd'hui deux « régimes de parole » foncièrement différents, antagonistes ? Celui où rien ne pèse, où ce qui compte avant tout est l'efficacité pragmatique des slogans et des rhétoriques commerciales, et celui où, dans l'intimité du colloque singulier ou la solennité recueillie de la rédaction d'un délibéré, chaque mot et chaque silence comptent ? Et, question capitale, le premier régime ne risque-t-il pas de contaminer le second ? Gardons-nous pour autant d'une caricature des choses et d'un diagnostic par trop manichéen ! Il faudrait encore ici s'interroger sur le poids de la parole poétique, créative, du bavardage récréatif, de la conversation badine... Question : comment « ouvrir des mots qui peuvent ouvrir des voies », selon la belle expression de Raymond Lamboley ?

I. « Ouvrir des mots qui peuvent ouvrir des voies »

Face à la dévastation du langage et au déchaînement technico-numérique de notre époque, il nous faut ausculter les mots pour mieux en sonder le sens. Prenons par exemple les mots « être », « péril » et « progrès ». Qu'est-ce que l'être ? Qu'est-ce que le péril ? Qu'est-ce que le progrès ?

Pour ausculter ces mots, il nous faut dans un premier temps essayer de problématiser leurs rapports au sein de la question suivante : « le progrès se fait-il au péril de l'être ? », question bien évidemment non arbitraire puisque sous-tendue par les intentions qui animent ici notre propos.

L'« être » ? Mais qu'avons-nous à faire de l'« être » ? Ne serait-ce pas là tomber dans des considérations quasi mystiques ? Qu'avons-nous à faire d'une ontologie dans la gestion des urgences cardio-vasculaires ou dans la prise en compte des demandes, réputées légitimes, des couples infertiles en quête d'une assistance « médi-

cale » à la procréation ? Et puis l'être, qu'est-il ? De quoi parle-t-on ? De rien sans doute ! Souci présomptueux ! Vaines considérations ! Cogitations stériles d'intellectuels obsédés par la quête de sens ! L'être, nous ne pouvons nous en saisir puisqu'il n'est précisément rien d'étant (renvoyons ici aux développements de Heidegger). Et ce que nous ne pouvons saisir, nous devrions n'en avoir cure. Il y a des choses bien plus présentes, bien plus pressantes, bien plus urgentes et importantes que l'être, bien plus dignes d'être prises en compte ! Pas sûr...

Le « péril », quant à lui, renverrait à la question du danger et du risque. Mais le risque en médecine ne se soucie guère de considérations existentielles sur l'être. Le risque cardio-vasculaire, le risque génétique, le risque thérapeutique, le risque vital, les facteurs de risque, sont des notions autrement plus tangibles, intelligibles. Mais « l'être en péril » ne constitue pas une préoccupation majeure des sciences médicales ! Sauf, sans doute, pour les « sciences humaines », dans les espaces de réflexion éthique où rode obstinément, même voilée, cette question de l'être en péril, car si l'être humain peut être défini comme *animal rationale*, voire comme être vivant doué de parole, il est avant tout, en tant qu'il est précisément un être humain, cet étant qui a un rapport insigne à l'être (Heidegger), un **existant**, et non pas seulement et simplement un être vivant.

Quant au « progrès », voilà un terme bien ambigu aussi. Progrès pour qui ? En quoi ? Selon quelles valeurs ? Mais « valeur » est un terme doté lui aussi d'une grande ambiguïté : soit que l'on dise « à chacun ses valeurs », soit qu'on érige certaines valeurs comme devant valoir pour tous, qui ne peuvent donner lieu à aucune discussion, la valeur de la vie par exemple ! Voilà ici quelque chose de concret, on sait de quoi on parle. Mais la valeur de l'existence ? La valeur de l'être ? La valeur monétaire, dans un autre registre, est sans conteste possible ; les valeurs du CAC 40 ne sont pas discutables en tant qu'elles valent précisément. Mais qu'est-ce qui fait la valeur d'une valeur ? Qu'est-ce qui fait valoir la valeur ? D'un côté, les valeurs de chacun, de chaque individu, référentiels intangibles à respecter ; de l'autre côté, des valeurs consensuelles, valant pour tous, et qu'il n'est pas possible d'interroger sans déranger. Question : est-ce au médecin d'interroger la valeur de la vie ?

II. Progrès et biomédecine

« Progrès » signifie la plupart du temps « progrès scientifique, technologique, économique, social, etc. » pour le plus grand bien des humains. Question posée par Dominique Janicaud : « L'homme va-t-il dépasser l'humain ? » Car, en effet, si le progrès renvoie à la question de la valeur, de ce qui vaut, ou du moins devrait y renvoyer, il signifie surtout aujourd'hui la puissance d'un mouvement, d'une progression, la marche inexorable d'une technologie autonome et sans limites ne s'interrogeant plus sur son essence, sur son sens, et oubliant le propre de l'homme, de l'homme en tant qu'il est précisément un existant. On assiste aujourd'hui à une formidable expansion du pouvoir des technosciences, des manipulations génétiques, biologiques, telle la procréatique qui, remarquons-le, n'est pas une médecine à proprement parler puisqu'elle ne soigne pas un malade, mais une discipline biomédicale ; c'est une différence importante à souligner, car, en effet, si cette discipline répond à une demande de femmes, d'hommes et de couples, elle n'en est pas moins une réponse à ces demandes, et le pas serait trop vite franchi de considérer ces hommes et ces femmes comme des patients « malades de ne pouvoir avoir d'enfants », ou, à l'inverse, « malades de ne pouvoir interrompre une grossesse » dans le cas des demandes d'IVG. Ce serait là une médicalisation outrancière des biomédecines. Il faut donc bien prendre en vue l'essentielle différence, qui peut pourtant passer vite inaperçue ou secondaire, entre ce que nous appelons « médecine » et ce que sont ou deviennent les « biomédecines » sur le terrain de jeu du malaise dans la civilisation avec ses demandes émergentes impératives et contradictoires : droit à la vie, droit à la mort, droit au bonheur, droit à ne pas naître, ou droit à naître conformément à un cahier des charges idéal ! Pour autant, si ces biomédecines au service de telles demandes ne sont pas en elles-mêmes des médecines, elles peuvent générer de véritables problématiques médicales ; il serait intéressant, à cet égard, d'étudier le devenir à moyen et long termes des femmes ayant subi une IVG, d'étudier les évolutions psychologiques des femmes après FIVETE (fécondation *in vitro*).

Mais, enfin, la procréatique n'est-elle pas conforme précisément à la table des valeurs de l'OMS ? Laquelle, rappelons-le, définit la santé comme un « état complet de bien-être physique, mental et social ». Arrêtons-nous un instant sur les mots de cette définition. Le « bien-être », qu'est-il ?

Première remarque : cela semble aller de soi, mais le bien-être de Monsieur Durand est probablement différent du bien-être de Monsieur Martin. Nous considérons bien volontiers la diversité des modes du mal-être : un tel

ne va pas bien d'une certaine façon, un tel ne va pas bien d'une autre façon. S'il existe une diversité des mal-être, pourquoi ne devrions-nous pas accepter une aussi grande diversité des bien-être ?

Deuxième remarque : concernant ces trois versants du bien-être – physique, mental et social –, à quelle conception anthropologique du sujet renvoient-ils ? Et si nous étions à la veille d'un saut qualitatif qui nous ferait franchir les limites de notre mortelle et humaine condition, se demande Dominique Janicaud ?

Troisième remarque : enfin, à supposer que tous les êtres humains accèdent tous sans exception à cet état de santé, à cette plénitude absolue, qu'advierait-il de l'humanité ? D'une humanité ainsi comblée dans la plénitude d'un bonheur perpétuel ? Y aurait-il encore temps et histoire pour cette humanité-là ? L'homme doit-il être à lui-même sa propre fin et le bien-être est-il le but ultime de l'existence ? Dans ce terme de « bien-être », l'accent semble être mis sur le « bien », mais déplaçons-le sur le mot « être » ; ne s'agirait-il pas alors davantage, pour les mortels que nous sommes, d'être avant tout, d'être véritablement, de bien être ? On aperçoit là un autre bien-être probablement plus conforme à la dignité de l'être humain, quels que soient les avantages ou les handicaps de sa condition.

Nous, les êtres humains ? Heidegger, on le sait, préfère appeler les mortels que nous sommes *Dasein*, petit mot intraduisible pour situer les « fragments questionnant » (Axelos) que nous sommes précisément. Car cette expression d'« être humain » recèle bien des ambiguïtés sous sa patine éthiquement convenue, à tel point que l'on a pu demander : « L'être humain est-il encore humain ? » À quoi nous répondons par deux autres questions : quel rapport l'être humain entretient-il à l'être, et comment s'y rapporte-t-il ? Car ce n'est pas tant un crédit d'humanité que nous octroyons à l'autre, mais un crédit d'être. Que l'autre soit bien portant ou souffrant, jeune ou âgé, juif ou musulman, autonome ou dépendant, sain ou malade, blanc ou noir, hétérosexuel ou non, prospère ou indigent, criminel ou bienfaiteur, handicapé ou valide, humain ou inhumain, c'est en le créditant d'un poids ontologique, pour lui-même et pour nous-mêmes, que nous ne bradons pas son *ethos*, son essentielle dignité qui n'est pas tant subjective qu'ontologique. Le praticien, en attestant lui-même de sa propre et insubstituable finitude, et en prenant soin de ce qui dans ses mots et ses silences pèse, invite à ouvrir des possibilités d'être de l'autre par une sollicitude devançante et non pas substitutive. En cela, toute ontologie à l'œuvre avec l'autre se constitue nécessairement en une éthique de l'altérité. Car, en effet, comme le rappelle Paul Ricœur, si l'humanité doit être définie comme le vivant parlant (Aristote), ce qui fait de la généalogie une structure irréductible aux fonctions de reproduction, l'homme occidental, « gardien du feu nucléaire et scribe du code génétique » (Peter Sloterdijk), en parachevant le projet métaphysique de Descartes – celui des temps modernes et postmodernes de « l'homme maître et possesseur de la nature » – et selon lequel « ne vaut comme véritablement réel que ce qui est scientifiquement calculable, démontrable » (Heidegger), ne se dépossède-t-il pas du même coup de ce qui fondait son essence même, à savoir son rapport insigne au langage et à l'être ? Signe des temps, l'appauvrissement d'un monde qui tend à se réduire à un environnement génético-numérique an-historique. Ce « monde », étrangement à la fois pré-apocalyptique et ultra-pacifié, ménagera-t-il encore longtemps l'espace de déploiement d'une langue où les mots gardent leur poids ?

Références bibliographiques

Abbé DINOUART – *L'Art de se taire*, Éditions Jérôme Millon, coll. « Atopia ».

Baltasar GRACIAN – *L'Art de la prudence*, Payot, coll. « Rivages poches ».

Martin HEIDEGGER – *Acheminement vers la parole*, Gallimard, coll. « Tel ».

Dominique JANICAUD – *L'Homme va-t-il dépasser l'humain ?*, Bayard.

Raymond LAMBOLEY – « Ouvrir des mots qui peuvent ouvrir des voies », in Louis-Michel RENIER et Jean ROSIGNOL (dir.) – *Les Personnes handicapées : des citoyens ! Une leçon d'humanité*, L'Harmattan.

Paul RICŒUR – *Le Conflit des interprétations, Essais d'herméneutique I*.

Paul RICŒUR – *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*.

Paul RICŒUR – *Temps et récit*, tomes I à III.

SAINT-POL ROUX – *Œuvres complètes*, Éditions René Rougerie.

Peter SLOTERDIJK – *Règles pour le parc humain*, Mille et une nuits.

Peter SLOTERDIJK – *La Compétition des bonnes nouvelles*, Mille et une nuits.

Ludwig WITTGENSTEIN – *Tractatus logico-philosophicus*, Gallimard, coll. « Tel ».